

« TROIS RÉGIONS DU TARN »

Voyage AIDA, 13 au 16 septembre 2022

Mardi 13 septembre 2022

Retrouvailles autour de Jacques Baldensperger, des collègues IRD, à l'Hôtel Europe de Castres, pour le voyage traditionnel proposé par l'Association AIDA du 19 au 16 septembre 2022.

Pot d'accueil à 19 heures avec dégustation d'un « Gaillac Perlé » (pétillant).

Jacques Baldensperger nous présente le programme des trois jours à venir :

1^{er} jour : visites de Lautrec et Albi

2^{ème} jour : Le piedmont de la Montagne Noire, pentue du côté du Tarn : ferme de las Cases, Sorèze.

3^{ème} jour : le Sidobre et ses chaos de granit gris.



Mercredi 14 septembre 2022

Départ en car pour la visite de Lautrec, petit village situé entre Graulhet et Castres.

Pour nous qui sommes des Béotiens en Occitanie, jusqu'à ce voyage en terre tarnaise, Lautrec était une partie du patronyme nobiliaire du peintre Henri de Toulouse-Lautrec-Monfa, bien sûr fondé sur des terres familiales, mais nos investigations en étaient restées là ! Nous découvrons que Lautrec est un beau village perché, qui plus est un village ancien.

La route de Castres à Lautrec ne manque pas de charme : belle route ombragée de platanes, de celles qui avaient suscité un courrier du Président Pompidou, le 17 juillet 70, à son premier ministre, Chaban-Delmas, qui proposait d'abattre tous les arbres le long des routes françaises pour des raisons de sécurité : « *La sauvegarde des arbres plantés au bord des routes – et je pense en particulier aux magnifiques routes du Midi bordées de platanes – est essentielle pour la beauté de notre pays, pour la protection de la nature, pour la sauvegarde d'un milieu humain.* » Justes remarques. Les alentours de Lautrec sont doux, mi-verdoyants, mi-secs : villages sur les petites hauteurs, parcours mamelonné piqueté de bosquets d'arbres et de champs de maïs ou de tournesols, damier de couleurs bien que cette année la sécheresse ait uniformisé le jaune paille, terre agricole.

La bourgade de Lautrec, aux toits de tuile rose, se serre en position défensive au sommet de sa colline, jadis protégée d'une ceinture de remparts dont il reste des murs et une porte.



Nous entrons dans Lautrec par la rue Mercadial.

Premier arrêt dans le jardin de l'ancien monastère des Bénédictines en activité de 1660 à la période révolutionnaire de 1791. Un vieux fournil subsiste à l'entrée. On y faisait le pain tous les 10 ou 12 jours. Subsiste aussi un tourniquet dans ce qui



s'appelait « la tour de l'abandon », pour les dons faits aux moniales mais aussi les nouveau-nés abandonnés. De la terrasse du jardin, vue sur les alentours paisibles et les lointains légèrement brumeux de Lautrec.



Un incendie en avril 1864 endommagea le monastère. Aujourd'hui, le bâtiment sert de cadre aux services municipaux.



Notre guide nous rassemble autour d'une maquette de la ville fondée en 940 sur le tracé d'une antique voie romaine, fief des vicomtes d'Albi qui figurent dans l'arbre généalogique de Toulouse-Lautrec, cité médiévale à l'ombre



d'un château sur un éperon rocheux comme le suggère l'étymologie du toponyme Lautrec : « alt (aut) roc » : haut rocher et « alt rec » : haut ruisseau. Eglise primitive à l'extérieur des remparts donc assez vite délaissée pour une nouvelle église intra muros, la collégiale Saint-Rémy.

Circuit touristique dans cette petite cité de caractère. Anciennes maisons à colombages.

Nous passons devant une chapelle du XIII^e siècle, la chapelle Saint Sauveur dépendant de la commanderie de la Selve, devant la maison de la Justice dont les cachots souterrains ont été convertis en ateliers de peinture utilisant le célèbre bleu pastel (*Isatis tinctoria*) qui avec l'ail rose, autre spécialité reconnue, fait la notoriété de Lautrec.



Descente vers la Porte de la Caussade (XIII^e siècle), la seule entrée subsistant des 8 entrées de la ville existant au Moyen-Age. 1200 mètres de fortifications (14 m. de hauteur) entouraient Lautrec. Il n'en reste aujourd'hui que des pans, avec

toutefois, nous fait observer la guide, l'usage toujours d'actualité des galeries souterraines comme silos à céréales – ovoïdes, paraît-il - et autres réserves de produits ou outillage agricole.





Dans l'enceinte des fortifications a été aménagé un petit théâtre de plein air, lieu propice pour compléter nos informations lautrécoises.

Notre guide nous dit deux mots sur l'ail rose, introduit à Lautrec dès le Moyen-Age, détenteur du Label Rouge, gage de qualité et de l'IGP (Indice Géographique Protégé). Ce label fait de Lautrec un « Site Remarquable du Goût ».



Autre titre de « gloire » de la petite cité : le pastel, plante tinctoriale qui fit la richesse de la région du XIV^e au XVI^e siècles. Plante dont la fleur jaune ne dit pas que la teinture sera d'un bleu reconnaissable entre tous, le « *bleu pastel* ». Laissons aux spécialistes l'historique compliqué

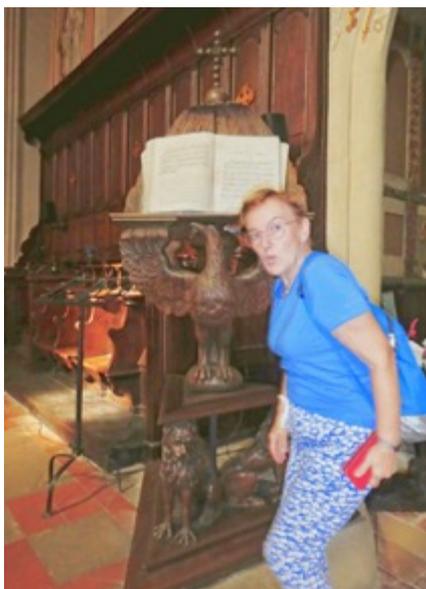
de cette fabrication. Que retenir ? C'est que pastel vient tout simplement de « *pasta* » : pâte issue du broyage des feuilles, qu'un moulin pastellier avait deux meules horizontale et verticale et était mû, bien sûr, par traction animale, que la pâte malaxée, fermentée et séchée était modelée en boules dites « *boules de cocagne* » qui valaient cher, d'où l'appellation

« *Pays de Cocagne* » synonyme d'aisance, et même de richesse. Des artisans-artistes se font un point d'honneur à prolonger cette tradition séculaire.



Poursuite de notre visite avec un arrêt « Place des Halles » ou « Place des Couverts », dont la dénomination fait allusion aux maisons à encorbellements et pans de bois avec galerie inférieure couverte et ouvertures en berceau, en remplacement dès le XV^e-XVI^e siècles des éventaires en plein vent, preuves de l'esprit mercantile des habitants de Lautrec et de l'activité économique. Autre justificatif de ces « *couverts* », c'était, nous dit la guide, un moyen de payer moins d'impôts.

Visite de la collégiale Saint Rémy, construite à partir de 1394 à l'intérieur de la ville en remplacement de l'église Saint-Rémy, extérieure, détruite pendant les Guerres de religion. Les précisions « *intra muros/extra muros* » ont ici un sens, puisque Lautrec est resté catholique en terre protestante, d'où destruction de la première église extra muros, reconstruction de la seconde à l'intérieur des remparts et double nom, d'abord, en pleine tourmente, Notre-Dame



de la Paix, puis Saint Rémy du nom de la primitive église. L'installation en 1615 du chapitre des chanoines de Saint Pierre de Burlats lui confère le titre de Collégiale. Que remarquer ? de beaux trompe l'œil latéraux simulant la profondeur de coursives à balustrades avec des personnages auxquels l'ombre dessinée donne une impression de réel, une coupole inexistante au-dessus du maître-autel, une peinture d'orgue en fond de plan, antérieure à la fabrication de l'orgue et servant au facturier de modèle. Pour finir le chapitre des curiosités de cette collégiale dans un bourg de 1800 habitants, un baldaquin de 13 mètres de haut sur un plafond qui n'excède pas 14 mètres, et un imposant lutrin, en bois, composé de deux aigles aux ailes déployées, qui a été volé, retrouvé, mis à l'abri et remplacé par une copie ! Ajoutons

en pays de Cocagne, la belle voûte, réelle cette fois, peinte en bleu pastel profond.



Plus prosaïque, l'atelier du sabotier a fonctionné pendant presque un siècle, de la fin du XIX^e siècle jusqu'en 1976. C'est le sabotier du château de la Belle au bois dormant. Tout est resté en l'état depuis trente ans. Tout de même, on apprend que les bois utilisés étaient le hêtre, l'aulne (verne) pour l'ordinaire, le noyer pour les sabots de cérémonie, le peuplier pour les semelles. Le bois est travaillé vert parce que c'est plus facile pour la machine, et qu'il risque moins d'éclater à l'usinage que du bois sec. Travail manuel pendant des lustres puis mécanisation en 1930. Intéressante précision donnée par l'homme de l'art : on fait une paire en même temps. Les deux sabots à fabriquer tournent en sens inverse et ceci permet d'usiner ensemble un sabot droit et un sabot gauche. Bref, les arcanes de la fabrication des sabots nous échappent et nous faisons un effort pour fixer notre attention. Quelle éventualité avons-nous de porter des sabots lourds et raides ? Ils nous semblent - peut-être à tort, qui sait ? - appartenir à des temps révolus.

Dernière curiosité de Lautrec : son moulin à vent du XVII^e siècle (1688), restauré dans les années 1980, en état de marche selon les vents d'autan (S/E) ou de serres





(N/W). Montée à travers le village par de petites rues empierrées. Ici et là, dans les murailles, des nids à pigeons. La « *colombine* » (fiente de pigeons) était un engrais recherché pour la culture du pastel ! Raidillon pentu. Du sommet de la colline du moulin, belle vue sur Lautrec et vues périphériques plus lointaines.

A l'intérieur de ce pittoresque moulin, intéressant mécanisme remis en état et ustensiles traditionnels pour la récupération de la farine. Moulin suranné ? peut-être, mais pas l'énergie éolienne qui est d'actualité !

Départ pour Albi, via Réalmont et Lombers. Arrivée à Albi avec d'emblée une vue superbe sur la ville au bord du Tarn. Le déjeuner nous attend au restaurant « Le Sommelier ».



Première visite : Musée Lapérouse. Triste naufrage en 1788 de « L'Astrolabe » et de « La Boussole », désormais connu et élucidé, cependant toujours émouvant si l'on se réfère à la suite de malchances qui, en s'accumulant, ont jeté, pendant des années, un voile obscur sur cette catastrophe. Le petit musée d'Albi regroupe des cartes et documents divers sur cette triste aventure, de même sur la marine à la fin du XVIII^e siècle. La conservatrice des lieux, très impliquée dans le culte de la figure emblématique de Lapérouse et dans la recherche la plus objective possible de toutes les données concernant cette affaire tragique restée mystérieuse pendant deux siècles, nous rejoint autant que son travail à l'accueil le lui permet, toute

surprise de voir les connaissances des chercheurs de l'IRD qui ont travaillé dans des terres lointaines, parfois en océanographie, qui connaissent les aléas des Tropiques et de la mer, et comprennent les tribulations périlleuses des expéditions lointaines.

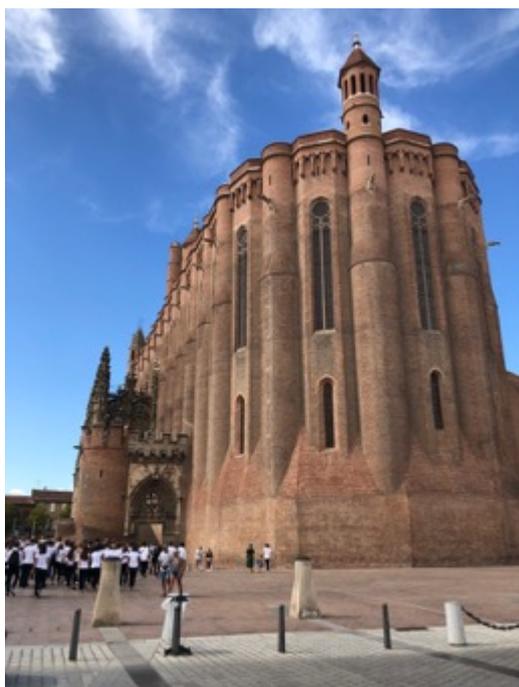


Emouvante aussi, une grande planisphère indique les routes maritimes empruntées par Lapérouse durant une navigation de trois ans et demi interrompue, comme on le sait maintenant, par une terrible tempête. La tragédie humaine ne laisse personne insensible surtout lorsque l'on apprend qu'il y eut vraisemblablement des survivants et que l'expédition d'Entrecasteaux passa au large de Vanikoro sans voir, semble-t-il, les signaux des survivants.

Tout le groupe échange autour de la maquette des lieux du naufrage à Vanikoro dans l'archipel des îles Salomon ; y figurent les récifs coralliens, sources de tous les dangers, et les reliefs en profondeur, spectaculaires.



Bref, le petit musée Lapérouse, outre le fait qu'il ravive des souvenirs toujours poignants, présente plus de 600 pièces parmi lesquelles des vestiges de la Boussole et de l'Astrolabe, des maquettes, des armes et des uniformes ainsi que des instruments de navigation.



Du musée Lapérouse, le car franchit le Tarn et en quelques minutes, nous nous trouvons au pied de la Cathédrale Sainte-Cécile, en plein cœur de ville.

Quand on dit « Albi », on pense instantanément à sa monumentale cathédrale. L'extérieur de Sainte-Cécile est spectaculaire par son élévation, son architecture austère, typique du gothique méridional, ses contreforts en lieu et place d'arcs-boutants, son matériau, la brique, sa couleur rose et sa situation sur un piton rocheux au-dessus des berges du Tarn. C'était, disait-on, « la forteresse de Dieu ». Sa construction s'échelonne sur deux siècles : 1282-1480. A l'intérieur, la surprise n'est pas moindre. La nef est immense, entièrement



recouverte de peintures créées à la Renaissance (fin du XV^e siècle - début du XVI^e siècle) à la demande de l'évêque Louis I^{er} d'Amboise qui avait pour souhait de faire découvrir Dieu à travers la beauté de l'art. Cette décoration intérieure se voulait une bible ouverte.

Sous l'orgue se trouve une gigantesque peinture sur enduit représente le Jugement dernier avec le paradis et les anges à gauche ; les enfers toujours terrifiants à droite.

La nef de la cathédrale d'Albi est coupée par un jubé flamboyant. Les voûtes dont la décoration bleue



et or date de 1520 n'ont jamais été restaurées. La cathédrale Saint Cécile qui honore la patronne de la musique mais en même temps la martyre romaine décapitée durant les persécutions chrétiennes au temps des catacombes (230 après J.C.) laisse une forte impression.



Le long du Tarn, sur une grande terrasse en surplomb, magnifiques Jardins de l'évêché ou Jardins du Palais de la Berbie, au pied du château des évêques, construit entre 1228 et 1308 ; jardins à la française du XVII^e siècle, classés « *jardin remarquable* ».



La Berbie, curieux nom. C'est, semble-t-il, la déformation de l'occitan *bisbia*, issu du gréco-latin *episcopia*, signifiant « évêché ». Le nom français Berbie apparaît au milieu du XV^e siècle. Rien de barbare dans cette appellation. Au contraire.

Promenade sur l'ancien chemin de ronde transformé en sentier ombragé avec vue panoramique sur les berges du Tarn, le Pont-vieux, les anciens moulins, la cathédrale.

Pour respecter le programme proposé par Jacques Baldensperger, il nous reste à voir la collégiale et le cloître Saint-Salvi¹ (XI^e siècle). La collégiale Saint-Salvi, construite sur l'emplacement présumé du tombeau de Saint Salvi, 1^{er} évêque (574-584) de la ville d'Albi au



VI^e siècle, est située à l'angle de la place Sainte-Cécile, au cœur de la vieille ville, sur un point haut, raison d'être de la tour de guet qui prolonge la tour nord. Le cloître, construit en 1270, est, comme toujours, un havre de paix.

Musée Toulouse-Lautrec en fin de journée. Visite guidée qui nous fait entrer dans l'univers bien particulier de ce peintre tourmenté (1864-1901)

¹ Saint-Salvi, orthographe occitane ou Saint-Salvy dans le guide vert.

dont le dessin et la peinture sont identifiables au premier coup d'œil. A sa mort, précoce, suite à son mauvais état physique congénital et aux excès et débordements de sa vie parisienne, l'entièreté de son œuvre fut refusée par la ville de Paris. Albi a donc hérité du dépôt de l'œuvre de l'artiste, et un musée moderne lui est consacré.



Le jeune guide qui nous accompagne procède avec éclectisme. Il met en exergue des éléments biographiques telle la consanguinité familiale, explicatifs de la santé fragile du peintre et de ses répercussions sur sa vie, ses goûts aristocratiques : cheval et chasse, sa formation en partie autodidacte, sous l'égide néanmoins de son premier maître, René Princeteau, peintre animalier, de Léon Bonnat plus académique dès 1880, puis Fernand Cormon à Paris, la vénération qu'il a pour sa mère.

De salle en salle, selon la chronologie, il fait ressortir l'œuvre maîtresse, la thématique majeure : goût de la nature et des animaux : chiens et chevaux dans sa jeunesse, quelques scènes de



Vexante caricature d'Yvette Guilbert
Comparée à son portrait par Joseph Granié !

genre et portraits dont celui de sa mère, la Comtesse Adèle, dans le château Malromé, puis, la vie Parisienne, libertine, dissolue : dessins, croquis,

affiches, lithographies, tableaux de la société des maisons closes, des cabarets de Montmartre, du Moulin Rouge créé en 1889, avec des figures majeures presque des stéréotypes de la fin du XIX^e : Jane Avril, la Goulue (Louise Weber), la danseuse Loie Fuller, la chanteuse Yvette Guilbert, les danseuses du French cancan ... De cet accrochage, ressort le portrait d'un artiste dérangeant, malheureux sans aucun doute, mais bravache, amoureux des

couleurs, novateur dans ses compositions audacieuses peu embarrassées d'académisme, pointilliste et soucieux de l'amplification du détail presque jusqu'à la caricature. Il laisse une œuvre insolite, originale, souvent en mouvement pour compenser les contraintes sclérosantes de ses infirmités. Henri de Toulouse Lautrec est mort à 37 ans.

Retour à Castres après une journée passionnante, bien remplie.

Jeudi 15 septembre 2022

Au retour de notre voyage dans le Tarn, nous avons dégusté les spécialités de la ferme de las Cases que nous avons rapportées. Nous pouvons attester sans réserves qu'elles étaient



excellentes. Cela valait donc la peine que Jean-Luc Malinge nous réunisse pour un exposé concernant l'historique de son élevage de porcs, sa philosophie résumée en une phrase : « *faire du très bon produit, abordable pour tous* », sa déontologie écologique du début de la chaîne alimentaire jusqu'à la production de charcuterie en vente directe, sa parfaite connaissance des animaux sur le plan physiologique, comportemental, nutritionnel, reproductif, sa recherche de leur bien-être, fussent-ils des porcs, son respect de la nature aussi bien

végétale qu'animale, en somme une longue expérience transmise et acquise dont il nous fait part avec conviction et bon sens.

Difficile de résumer la masse d'informations qui nous ont été délivrées sur la vie porcine, pourtant souvent considérée comme ingrate. Que savoir ? d'abord que la famille Malinge veille au choix des céréales destinées à l'alimentation des porcs ; elles proviennent pour moitié de la production de la ferme et pour l'autre moitié de la production des voisins ; circuits on ne peut plus courts ; ensuite – les couinements des



porcs en voie de chargement dans la cour nous interpellent - si le chargement des porcs pour l'abattage est dense : 120 à 130 porcs par camion, c'est pour éviter les ballottements dommageables et le stress. Faut-il préconiser les élevages en plein air²? les porcs dont l'estomac est acide ne peuvent pas transformer la cellulose de l'herbe. Mieux vaut les nourrir avec du maïs humide, du blé, des pois, des tourteaux de tournesol, de l'orge supplémentés par des minéraux dont du phosphore. Combien de porcs dans l'élevage ? 2000 ! soit 6700 sur l'année. Se pose le problème du lisier qui est stocké pour un usage ultérieur comme engrais naturel. Que faire contre les zoonoses ? il existe un vaccin contre le rouget, maladie du porc.

² Dans la ferme de las Cases, les porcs ont été élevés en liberté en plein air pendant 15 ans. Aujourd'hui élevage classique sur caillebotis avec ventilation.

Le recours aux antibiotiques se fait au cas par cas. Information qui a son intérêt : la production de viande, grâce à une bonne gestion alimentaire et à une surveillance sanitaire attentive, est passée de 40 kilos par tête il y a 60 ans à 63 kilos aujourd'hui.

Nous voilà férus de zootechnie. Mais l'élevage des suidés n'est pas une sinécure. Recruter de la main d'œuvre dans le secteur de l'élevage, nous dit le directeur, est un problème. La perception du métier est dégradée. La consommation de viande de porc, grasse, est en baisse. D'où des recherches concernant l'alimentation des truies pour limiter la graisse des porcelets, futurs porcs de consommation. Nitrites à éviter. Autre préconisation dans l'air



du temps : moins de sel dans les jambons (pas plus de 5 %). Objectif permanent : la qualité.

Pour finir cet exposé sur une note alléchante, en fond de salle, un store glisse, et nous voici devant le séchoir climatisé des saucissons. De quoi avoir une idée de l'offre de la

charcuterie de Las Cases et l'envie de descendre au magasin, ce que nous faisons en remerciant J.-L. Malinge, sur un jeu de mots de Christian Feller : « *Chez les Malinge, on ne ménage pas ses méninges* ». Indéniable constat, l'élevage de la famille a été et est le fruit d'évolutions, de recherches, d'adaptations et d'améliorations constantes.

Nouvelle interrogation avant de quitter la ferme de Las Cases de Blan : comment passer des contingences alimentaires matérielles à l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène dont l'écho revient ici au seul nom de Las Cases ? C'est simple. Monsieur Malinge lui-même, en fin de visite, rappelle le lien entre la ferme dévolue par héritage à son



associé en 1985, et Emmanuel de las Cases, le mémorialiste connu de Napoléon. Une stèle en forme d'obélisque de 4 mètres de haut en granit du Sidobre, à la sortie de la ferme, nous le confirme. Emmanuel de las Cases, est né ici dans la propriété familiale de las Cases à Blan près de Revel en 1766 ; il a fait ses études au collège des Bénédictins de Sorèze, puis à Paris, émigré en Angleterre durant la Révolution. Il est revenu en France durant le consulat avec l'avantage non négligeable de parler anglais. Fidèle à Napoléon, après Waterloo, il l'a accompagné à Sainte-Hélène et a partagé son exil jusqu'à fin 1816. C'est ainsi que jouant de manière

informelle le rôle de secrétaire particulier, il a pu prendre des notes au fil de ses conversations avec Napoléon et rédiger le précieux « Mémorial de Sainte-Hélène ».

Curiosité pédologique : les boulbènes, présents sur la propriété même de Las Cases : sols silico-argileux-calcaires, caillouteux, typiques au sud-ouest de la France, notamment du piedmont détritique de la Montagne Noire.

Départ pour Sorèze, petite cité de caractère, silencieuse et paisible à la mi-journée ; un délicieux cassoulet nous y attend au restaurant Saint-Martin, dans l'ancienne cordonnerie pleine de charme de l'abbaye.



Sorèze, outre son joli nom lié à son ruisseau, le Sor, a une histoire tourmentée. Dès le VIII^e siècle (754), elle abrite une abbaye fondée par les Bénédictins. Mais celle-ci ne connaît que saccages, pillages, démolitions suivies de reconstructions obstinées par les moines. Arrivent le XVI^e siècle et les



guerres de religion. La ville de Sorèze est prise par les protestants le 5 octobre 1571, puis de nouveau 5 juin 1573. L'abbaye est entièrement détruite ; ne subsistent de l'église paroissiale Saint-Martin que l'abside et le clocher qui la surmonte, restés tels quels aujourd'hui.

Au XVII^e siècle, un petit séminaire catholique voit le jour pour les jeunes gentilshommes. C'est un nouveau début. Deux ailes sont créées avec deux orientations qui préfigurent le développement ultérieur de l'école de Sorèze : sciences et arts. Les agrandissements se poursuivent et en 1776, Louis XVI donne à l'école le statut d'Ecole Royale et Militaire. Mais la Révolution survient. Devenue bien national en 1793, l'école est fermée ! ce



seront les Dominicains qui, au XIX^e siècle reprendront le flambeau sous la direction d'Henri de Lacordaire en 1854.

Curieuse vie que celle de Lacordaire : avocat devenu prêtre en 1827, prédicateur de talent, notamment au collège Stanislas puis à la cathédrale Notre-Dame de Paris, il entre en 1837 dans l'ordre des Dominicains. Favorable à la République, promoteur du catholicisme libéral, il soutient la révolution de 1848, et est brièvement député de l'Assemblée constituante ; opposé à l'élection de Louis-Napoléon (11 décembre 1848), il condamne sans réserve le coup d'État du 2 décembre 1851, et choisit de se retirer de la vie publique. Il accepte en 1854, la direction de l'École militaire de Sorèze. Elu en 1860 à l'Académie française, il meurt à Sorèze en 1861. Visiter l'école de Sorèze nous remet en mémoire cette figure oubliée active à l'époque de Lamennais, de Lamartine engagé en politique, de Victor Hugo s'exilant à Guernesey pour fuir Napoléon III et le second Empire ...



Visiter le pensionnat de Sorèze, c'est aussi remonter dans le temps, se rappeler la rigueur de la discipline, le port de l'uniforme, l'absence de mixité, le règlement et la catégorisation : collets rouges, verts, bleus, jaunes, par âges et niveaux, la rareté des sorties ... Et même si l'école avait un aspect novateur avec une pédagogie adaptée à chaque élève en fonction de qu'il est et de ce qu'il souhaite devenir, était plus

libérale que certains internats de l'époque et même plus confortable grâce à certains adoucissements comme l'attribution de chambrettes personnelles, il n'en reste pas moins que la vie y était rude dans les petites cellules étroites sans fenêtres et les grands couloirs froids. Le Directeur ne rappelle-t-il pas aux jeunes élèves : « *Entre le passé où sont nos souvenirs et l'avenir où sont nos espérances, il y a le présent où sont nos devoirs* ». On comprend l'ennui qui poussait les élèves à graver leur nom dans la pierre calcaire de la cour d'honneur. Pourtant le supérieur Henri de Lacordaire voulant « *un esprit sain dans un corps sain* », avait prévu bassin de natation et terrain de sports.

La cour d'honneur est un quadrilatère parfait et les bâtiments ont une belle facture classique. Trois hectares de toiture à entretenir pour six hectares incluant les bâtiments et le parc.



La salle des fêtes dite « *Salon des Illustres* » à cause des 53 bustes des personnalités célèbres, exalte la gloire et le savoir. Non sans raison, l'école de Sorèze a vu passer entre ses murs de nombreuses personnalités parmi lesquelles Jean-François de La Pérouse, navigateur, Henri de La Rochejaquelein, généralissime de l'Armée catholique et royale de Vendée, Marie-Joseph-Alexandre Déodat de Séverac, compositeur de musique, Jean Mistler, ministre, secrétaire perpétuel de l'Académie française, mais aussi des artistes : Hugues Aufray et Claude Nougaro, auteurs-compositeurs-interprètes, etc.

La visite de la chambre de Lacordaire : « *Libéral impénitent et religieux pénitent* » est au diapason de l'école dans son entier : dépouillement et austérité.

L'école sera fermée définitivement en 1991.



Une visite captivante nous attend dans une partie de l'école devenue musée : celle des tapisseries de Dom Robert. Tout est à découvrir en ce lieu épuré, très moderne, entièrement aménagé pour la mise en valeur des tapisseries de basse lisse créées par Dom Robert. Collection inattendue, éblouissante de couleurs, joyeuse, véritable hymne

à la nature imaginée par l'artiste cartonnier Dom Robert et exécutée par les lissiers d'Aubusson. Beaucoup de grands formats ont trouvé dans les locaux modernisés de Sorèze, des accrochages étudiés, parfaitement adéquats.

Tout est surprise pour nous. Dom Robert (1907-1997) tout d'abord : un moine – artiste, ami de





Jacques Maritain, de Max Jacob, de Jean Cocteau, de la journaliste-écrivaine Jacqueline Rivière. Une technique ensuite, celle médiévale des « mille-fleurs » ou des « légumes » dites aussi « tapisseries à semis », adaptée au choix de vie de Dom Robert dans l'abbaye proche d'En Calcat de Dourgne et à sa vision poétique de la nature et des animaux : oiseaux, papillons, volaille et surtout chevaux en mouvement, crinières au vent, le choix de couleurs vives qui explosent sur les grandes tapisseries, et enfin la conjonction du talent de dessinateur-cartonnier Dom Robert et du savoir-faire artistique notamment des ateliers Tabard et Goubely à Aubusson. Œuvre qui tient du chef d'œuvre.



Retour par Dourgne et Soual.

Jeudi soir, dans la salle de l'Hôtel Europe, **Assemblée Générale** traditionnelle de l'AIDA sous l'égide de Marie-Noëlle Favier. Le rapport sera diffusé par ailleurs.

Vendredi 16 septembre 2022

Matinée « *nature* » dans le Sidobre, qualifié de « *grain de beauté du Haut-Languedoc* » et c'est vrai par la minéralité de son sol et son environnement boisé.

Direction Lafontasse puis la Rouquette. Impressionnante coulée figée d'énormes blocs de granite. En fait, le terme « *coulée* » est impropre, car les rocs arrondis n'ont pas dévalé la pente. Ils résultent d'une nappe rocheuse profonde soulevée, démantelée et érodée au fil des siècles en « *pelures d'oignon* ». Il est toujours impressionnant de mettre en parallèle l'échelle géologique et l'échelle humaine. Ici c'est le cas. Que sommes-nous face à cet assemblage chaotique plus que millénaire ? La rivière coule en-dessous. Mini-promenade le long de ce chaos impressionnant.



Le Sidobre, c'est la région du granit gris. Jadis il y avait une cinquantaine de carrières, aujourd'hui une dizaine qui sont spécialisées dans l'extraction et la taille particulièrement de pierres tombales.





Deuxième arrêt : **Peyro clabado**, dont le nom transparent signifie « *Pierre clavée* », c'est-à-dire ici « *pierre entravée, bloquée* ». Pierre gigantesque, pesant 800 tonnes, en équilibre sur une surface d'1,50 mètre carré. Lieu idéal pour une photo-souvenir.

Accueil par Marie-Hélène Bourges, épouse du sculpteur Jacques Bourges. Présentation

vivante et enjouée de cet univers figé. Un petit atelier presque à l'air libre nous renseigne sommairement sur les méthodes d'extraction des blocs de granit. Il n'y a que deux méthodes, nous dira le sculpteur : travail soit par percussion, soit par abrasion.





Dans tous les cas, il faut conjuguer la connaissance du fil de la pierre et l'usage de « coins » et burin selon la méthode séculaire traditionnelle ou l'usage des disques d'abrasion selon la technologie actuelle. Le granitier utilise des débiteuses à disques diamantés aux diamètres adaptés à l'épaisseur de la tranche. Dur métier, c'est évident. 150.000 tonnes de granit sont extraites chaque année, 130 entreprises mettent en valeur les formidables ressources de ce gisement, faisant ainsi du Sidobre le premier producteur français d'un excellent granit, « *un des meilleurs du monde* ».



Visite du musée géologique Jean Cros riche de 2500 pièces de toutes provenances. L'attrait des minéraux est mis en exergue grâce à une phrase de Novalis dont on apprend qu'il était Ingénieur des Mines avant de devenir écrivain romantique : « *Le géologue est un astronome à l'envers pour qui les gemmes de la terre sont des étoiles* ».

Visite ensuite du vaste atelier de Jacques Bourges. Le sculpteur est en même temps peintre et poète. Il nous aurait, si nous avions eu plus de temps, donné de quoi nourrir notre imagination et aurait animé pour nous le granit qu'il connaît si bien par tradition et métier.



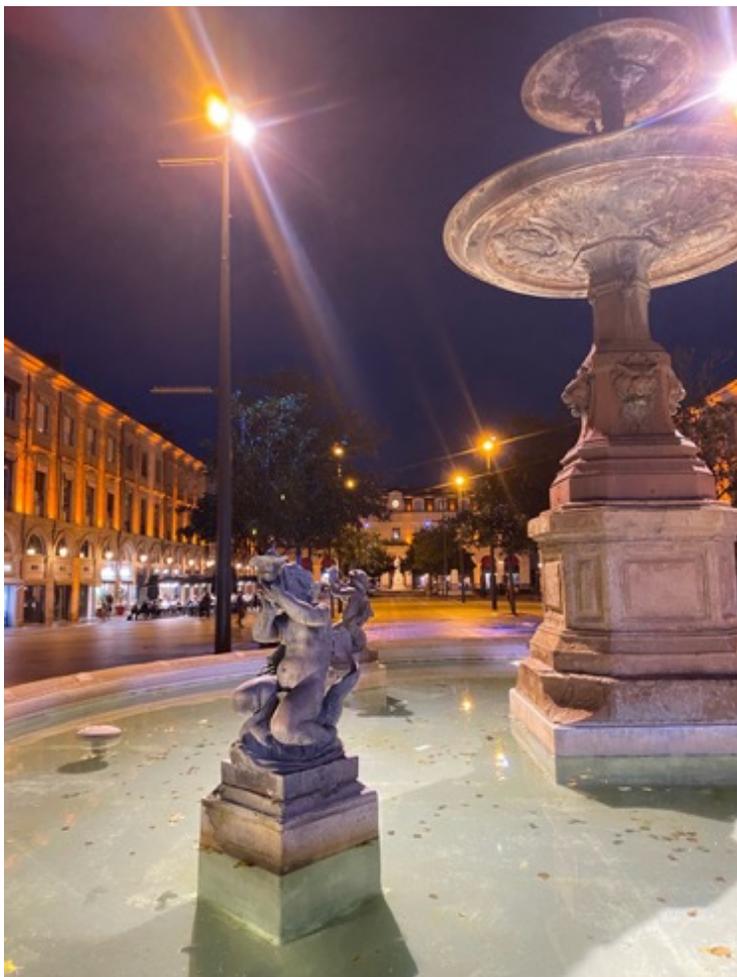
Déjeuner façon pique-nique en plein air, près de Lacrouzette, au bord du lac du Merle, piqueté de blocs de granite qui l'empêchent de dénier son appartenance au Sidobre. Environnement calme et boisé. Il nous reste à prendre quelques bouffées d'oxygène avant de nous quitter et de regagner nos diverses régions.



Retour vers Castres que, dans les interstices de ces trois jours – avant, pendant et après, nous avons pu visiter avec intérêt.



D'abord, les quais de la rivière Agout joliment bordés de maisons les pieds dans l'eau.



Deux rangées de maisons étroites et colorées se font face, toutes assises sur un sous-sol voûté en pierres. Il fallait, au XIV^e siècle, un accès direct à l'eau pour les tanneurs et tisserands. Ceux-ci ont disparu mais le charme de ces maisons ancestrales mitoyennes, serrées le long de la rivière, subsiste. Puis place Jean Jaurès (1859-1914) où le grand homme de la ville a sa statue.

Hôtel Neyrac (1620), en briques et pierres, maison de naissance de Vidal de la Blache dont les cartes murales nous ont fait rêver à l'école primaire.

Visite de la vieille Eglise Notre-Dame de la Platé reconstruite en style baroque de 1743 à 1755. Une belle Assomption en marbre de Carrare

surmonte le maître-autel. Hôtel Jean Leroy à fenêtres à meneaux (XVI^e siècle). Hôtel de Viviès et Hôtel de Poncet (XVII^e s.) pourvu de cariatides soutenant une terrasse à balustres.

Le théâtre jouxte l'Ancien Palais Épiscopal construit en 1669 sur les plans de Mansart. Aujourd'hui, c'est l'Hôtel de Ville, en travaux. Le musée Goya qui s'y trouve est fermé, hélas ! Les Jardins de l'Evêché, dessinés par Le Nôtre en 1676 sont splendides en dépit de la sécheresse de cet été. Typiques des jardins à la française, ils font face à l'Hôtel de Ville, avec des essences résistantes à la chaleur : ifs (*Taxus baccata*), buis (*Baccatus buxus sempervirens*), ombragées de tilleuls (*Tilia platyphyllos*). Une astuce de Le Nôtre a compensé la platitude du terrain et permis de voir en relief les dispositions florales : la création de parterres en creux afin de ménager un petit surplomb. Jardin « à la française » plus étiré qu'il n'y paraît. Sur sa gauche, le théâtre de la ville, monumental. Castres fut le siège d'un évêché de 1317 à 1790, ce qui lui valut autorité. Il reste en guise de témoignage du passé la massive Tour Saint Benoît, défensive. Dans un esprit de symétrie, Mansart a fait construire en miroir une autre tour dans la cour de l'Hôtel de Ville. La cathédrale Saint Benoît a été construite sur l'emplacement de l'abbatiale fondée au IX^e siècle par les Bénédictins. De style baroque, elle reflète les goûts fin XVII^e - XVIII^e siècles.



Restes d'un ancien moulin à aubes sur l'Agout, remplacé aujourd'hui par une retenue d'eau. De retour au centre-ville, nous franchissons le Pont Neuf sur l'Agout pour nous rendre à l'église Saint Jacques-de-Villegoudou (XIV^e s.) sur la route des pèlerins de St Jacques de Compostelle. Cette église maintes fois détruite durant les guerres de religion, reconstruite et de nouveau détruite, a subi de surcroît les vicissitudes de la Révolution française devenant un hangar à salpêtre.

Musée Jean Jaurès doublement intéressant, et par la mémoire du grand homme qu'un film fait revivre dans le contexte explosif de l'avant-guerre de 1914, et par le rappel de l'affaire Sirven, injustice similaire à l'affaire Calas, deux causes défendues avec conviction et véhémence par Voltaire.

Le musée Goya est hélas fermé pour travaux. Il nous faudra combler cette frustration lors d'un prochain passage à Castres.

Merci aux organisateurs Jacques et Danielle Baldensperger qui ont pris tous les contacts pour nous faciliter le séjour, merci à notre trésorier Jacques Claude qui gère inscriptions et désistements en ces temps de Covid encore larvé. Gand merci, bien sûr, à Marie-Noëlle Favier qui fait le lien entre tous. Heureuse rencontre amicale et découverte d'une région que nous connaissions peu. Il est toujours agréable de découvrir des lieux et de se dire, pleins d'entrain : « *Nous reviendrons* ». Il est facile de rêver. C'est justement le plaisir que nous avons eu durant ces trois jours ensemble, entre collègues et amis.

Compte-rendu de Jacqueline Boulvert

29 septembre 2022

Aida remercie Jacqueline Boulvert pour son texte remarquable et si bien documenté et Pierre Reynaud pour cette agréable mise en page et à l'iconographie due aux photos de :

Jacques Baldensperger, Eric Benefice, Didier Boguz, Yves Boulvert, Hélène Claude, Chantal Conand, Antoine Cornet, Marie-Noëlle Favier, Christian Feller, Laurence Porges, Pierre Reynaud, Christian Valentin.